

Nous ne voudrions pas terminer ce compte rendu sans mentionner quelques points qui ont retenu notre attention, avec les remarques auxquelles ils ont donné lieu.

Dans les groupes de prédicativité négative (ex. les Américains n'ont pas obtenu *de réponse satisfaisante*), la postposition de l'adjectif est obligatoire. La postposition est due à la valeur sous-catégorisatrice du rapport SA: «L'ordre des mots dans un groupe épithétique à valeur sous-catégorisatrice est, à quelques rares exceptions près, SA» p. 149.

L'entourage du substantif est un facteur important (voir tableau 23). Pour les trois groupes de prédéterminants (UN, LE et O), l'antéposition d'un adjectif ajouté à un groupe épithétique est très probable. Il ressort des tableaux 4 et 6 que l'antéposition de l'épithète est plus fréquente dans les groupes à prédéterminants LE (37,3%) et moins fréquente dans les groupes à valeur UN (31,9%). La différence qui sépare les deux groupes n'est pourtant pas énorme et l'on pourrait se demander si un corpus élargi aurait donné le même résultat. L'auteur a essayé de voir s'il y aurait un rapport entre les facteurs fonctionnels (c'est-à-dire la fonction du groupe épithétique dans la phrase) et la place de l'adjectif. Le facteur fonctionnel ne nous semble pas de première importance. En effet, que nous révèle le groupe à valeur LE sinon que toutes les fonctions, sauf celle de complément d'objet direct, sont «favorables à l'antéposition» ou «neutres»? La fonction d'apposition serait un «domaine où l'antéposition domine d'une façon presque absolue». Il est vrai que le pourcentage d'adjectifs antéposés est élevé, mais il faut aussi ajouter que ce corpus ne renferme pas beaucoup d'exemples en fonction d'apposition. Il nous semble un peu aléatoire de vouloir tirer des conclusions quant à l'influence de la fonction sur la place de l'épithète à partir de chiffres et de pourcentages, comme ceux des tableaux 5 et 7, dont l'écart restreint ne donne pas un fondement assez solide à l'affirmation d'une telle influence.

Nous ne voudrions pas que ces critiques voilent l'importance de cette œuvre qui a le mérite de montrer clairement où se trouvent les problèmes et de les traiter sous l'angle sémantique/syntaxique.

Lilian Stage  
Copenhague

### Littérature française

*Les Conversations de Mademoiselle de Scudéry*, éditées par Phillip J. Wolfe. Speculum Artium, University of North Carolina, Chapel Hill. Longo Editore, Ravenna, 1977.

Si l'on s'est donné le mal de lire *Mademoiselle de Scudéry*, ce qui est déjà un projet de longue haleine, la tentation est grande, en effet, lorsqu'il s'agit d'écrire sur elle, de contrefaire en quelque sorte sa façon, de s'assimiler son besoin d'exhaustivité, ses répétitions, ses nuances à l'infini. L'œuvre de *Mademoiselle de Scudéry*, tout comme l'ouvrage de son biographe le plus récent Alain Niderst (*Madeleine de Scudéry, Paul Pellison et leur monde*, P.U.F., Paris 1976, 574 p.), auraient volontiers pour épigraphe *tout dire*. Sans apporter beaucoup de résultats nouveaux ni proposer une approche méthodologique nouvelle, l'ouvrage d'A. Niderst est prolixe – et il manque de charme, tout le contraire du *Madeleine de Scudéry et son salon* de Georges Mongrédien (Tallandier, Paris, 1946, 235 p.) lequel reste, jusqu'à nouvel ordre, la meilleure introduction au monde scudérien.

L'objet de ce compte rendu est une édition de quelques *Conversations de Mlle de Scudéry*. L'éditeur, Phillip J. Wolfe choisit pour son introduction et ses notes une technique opposée à

la prolixité. Il resserre en peu de lignes ou de pages, et sans pédantisme précieux ou savant, les points qu'il juge essentiels pour une juste appréciation des *Conversations*. Nous résumons la thématique de l'introduction comme ceci: 1. Succès des *Conversations* auprès des contemporains et de la postérité. 2. Historique du dialogue au XVII<sup>e</sup> siècle. 3. Originalité de Mlle de Scudéry par rapport à celle-ci. Originalité qui se situe dans la présentation assez circonstancielle du *cadre* environnant, du *langage* uniformément mondain, par conséquent non individualisé, des interlocuteurs, de la très grande *générosité* de cœur de ceux-ci, laquelle les place volontiers au niveau de celui qui les écoute plutôt que de s'imposer eux-mêmes. Suivant les indications de Mlle de Scudéry elle-même, Ph. Wolfe groupe les conversations en trois catégories, celles directement tirées d'un roman (1), celles dont le cadre antique (tant critiqué par Boileau) a été remplacé par un cadre moderne (2) et, pour finir, celles qui semblent composées exprès pour tel ou tel recueil des *Conversations* (3).

Pour son édition Ph. Wolfe s'en tient aux recueils de *Conversations publiées* plutôt que d'opérer son choix à l'intérieur des romans eux-mêmes, ce qui lui aurait permis notamment d'insérer dans son édition l'intéressante conversation sur la *manière d'écrire des lettres* parue dans la deuxième partie de *Clélie*. Ph. Wolfe ne nous explique pas les critères qui l'ont guidé pour préférer telle conversation plutôt que telle autre, et il néglige de nous proposer une définition de la formule scudérienne d'une *conversation*. Proposons la nôtre à la place: une *conversation* est un condensé de philosophie morale en forme de prose dialoguée, placée, à l'origine, dans un roman. Isolée postérieurement du contexte primitif elle acquiert une valeur propre. Dans le cas de Mademoiselle de Scudéry, l'isolement des *Conversations* morales, originellement insérées dans le *Cyrus* (1649–1653) et dans la *Clélie* (1654–1660) prolonge au moins jusqu'à la fin du siècle le succès des gros romans des années 40 et 50. L'accueil extrêmement favorable fait à tous les recueils des *Conversations* (1680–1692) par des esprits aussi différents que Madame de Maintenon et Pierre Bayle démontrent que l'anthropologie, dominant les milieux mondains du début du règne de Louis XIV, reste valable à la fin de celui-ci et qu'elle s'est fixée en tant que norme établie. A une exception près aucun des textes publiés par Ph. Wolfe n'a été réédité depuis 1735.

Nous aurions préféré de la part de Ph. Wolfe un peu plus de précisions dans sa présentation. Il nous semble nécessaire pour qui se propose de faciliter l'accès d'un lecteur moderne au monde scudérien d'insister sur les points suivants. Un entretien modèle a lieu dans un cadre agréable, un très beau jardin ou une «assez» jolie maison au bord d'une belle et grande rivière. Elle comporte 4 ou 6 *personnages*, nombre égal d'hommes et de femmes. *Etat civil*: Il s'agit de gens de qualité fort distingués par leur condition et leur mérite. *Age*: jeunes. Le début du chapitre sur *l'hypocrisie* est particulièrement instructif à l'égard de la condition féminine idéale (préservée, on le verra, de dépendance masculine!) et du caractère différent des interlocuteurs, lequel fait «d'ordinaire le charme de la conversation». (146)

«Zénobie qui est très-bien faite est veuve il y a déjà quelques années, ayant été mariée fort jeune. Amerinte qui est très-aimable a un mary qui a un employ considérable qui l'éloigne d'elle une partie de l'année; et Bérénice est une fort belle fille, parente de Zénobie, qui voudroit bien ne se marier pas, aimant la liberté sur toutes choses. . . Meliton dans sa première jeunesse a connu toutes les passions, et les a surmontées de bonne heure, car il n'est qu'au milieu de la vie ordinaire. Périandre est né plus ambitieux qu'amoureux, et Euphranor a plus de penchant à l'amour qu'à l'ambition: mais ayant été assez malheureux en maîtresse, son cœur, comme il le dit quelquefois fort agréablement, se trouve forcé de substituer l'amitié tendre à cette passion.» (146).

Il est difficile en effet (et Ph. Wolfe y renonce tout à fait) de suivre les méandres d'une *conversation*; tâchons toutefois de dégager des sinuosités scudériennes un schéma systématisé valable pour la description scudérienne d'une passion ou d'un vice. *L'Envie*, par exemple, est à la fois passion et vice. Souvent sa *naissance* (1) est due à un passage d'une autre passion existant déjà, telle que l'ambition, la présomption, l'orgueil, l'ambition, ou même l'honnête émulation. Le schéma comporte aussi des *sources* et des *représentations* (2) du vice ou de la passion. Ovide représente l'Envie dans un antre obscur où le soleil ne pénètre jamais; pâle, aux dents jaunes, ne souriant jamais que des malheurs des hommes. Les *exemples* (3) d'envieux et d'envieuses relèvent de la mythologie, de l'histoire ou de l'actualité. Leurs *répliques* et leurs *actions* sont citées. Parmi les *conséquences* (4) de l'envie, celle de tout déformer aux yeux de l'envieux est particulièrement désastreuse. Un homme médiocrement pourvu semble doté d'un trésor immense. Tout le monde est susceptible d'envie, mais les *personnes* (5) égales en condition ou en profession plus que les autres. Non seulement les particuliers mais les *nations* entières ou les *villes* se portent envie. Les rois et les empereurs n'en sont pas exempts, et les misérables qui demandent l'aumône sont enviés par les aveugles des Quinze-vingts. Les personnes égales plus que celles qui se sont élevées par leur vertu *font l'objet* (6) d'envie. Les rois sont haïs plutôt qu'enviés à moins d'être universellement admirés comme Louis XIV. Si l'envie est plus répandue dans les *régimes politiques* (7) où règne l'égalité, les républiques favorisent l'envie plus que les monarchies. Ignorant lui-même sa passion, l'envieux la cache à autrui. Cette *particularité* (8) a pour conséquence que la *législation civile* (9), sévère à l'égard de la médisance par exemple, est impuissante devant l'envie, qu'il n'y a pas moyen de prouver. Elle n'est donc punie que par le ciel. Il faut établir une *distinction* (10) entre l'envie et les passions voisines et positives telles que la bonne émulation. Rome et Carthage, le cardinal de Richelieu et le comte-duc d'Olivares par exemple ont fait preuve d'une saine concurrence mutuelle. L'humilité est le seul *remède* (11) efficace contre l'envie, mais on peut aussi s'astreindre à rendre intellectuellement justice au mérite d'autrui et à se rappeler l'inutilité de la passion. L'envie ne *meurt* (12) qu'avec l'envieux, car son envie est si générale qu'elle comprend le monde entier, qu'il est difficile de supprimer. Selon un Père de l'Eglise, un envieux, s'il pouvait être au paradis sans être heureux, y souffrirait plus qu'en enfer!

Cette structure que nous nous sommes efforcée de dégager de la *Conversation sur l'Envie* (1686) est également valable pour les chapitres sur *l'Incertitude* (1686, attaque contre les libertins et les cartésiens à la mode), pour ceux sur *la Médisance* (1686) et sur *l'Hypocrisie* (1688) dont les définitions et les délimitations rappellent l'anthropologie moliéresque (raillerie-médisance de Célimène, cf. notre article *Le Misanthrope et l'anthropologie classique* in *Revue Romane* tome X, fasc. 2, 1975), dissimulation-hypocrisie de Tartuffe. Nous constatons que le schéma scudérien d'une passion ou d'un vice est sociologiquement beaucoup plus riche que celui d'un La Rochefoucauld par exemple.

Il nous reste deux chapitres: *De parler trop ou trop peu et comment il faut parler* (1680) et la *Tyrannie de l'Usage* (1686). C'est l'usage et non pas «la nature, ny la raison» (74) qui autorise l'enfermement de 400 femmes dans le «serrailh» (67). La jalousie masculine a imposé le voile aux sultanes. L'alcoolisme, de même, «n'est pas une inclination naturelle» (72). Il est dû à l'usage. L'architecture, les ouvrages de l'esprit, le langage (70), l'éloquence religieuse même sont soumis à la variabilité de la mode. Tout le monde «naissant avec les mêmes organes, c'est l'usage établi pendant leur éducation qui les rend tels qu'on les voit» (65). Plus qu'on ne l'aurait pensé, l'anthropologie scudérienne semble proche d'un culturalisme moderne axé sur l'acquis plutôt que sur l'inné.

*De parler trop ou trop peu*, le titre indique, stipule des règles bannissant l'excès dans le domaine de la conversation. La règle principale est celle de ne pas importuner. Mais importune-t-on plus par le silence que par le bavardage? Et une «trop grande Parleuse est [-elle] plus importune qu'un trop grand Parleur?» La hiérarchisation de la société d'alors est telle qu'elle tend à supprimer ou à réduire la différenciation des valeurs établies pour l'homme et pour la femme. Or, dans le domaine de la conversation il est plus malaisé pour une femme de bien se conduire que pour un homme. Il faut éviter au moins sept choses! Jurer par le feu sacré ou par Jupiter, juger décisivement d'une question, affirmer ce qu'on dit d'une voix trop ferme et trop fière, parler guerre, parler avec une simplicité affectée qui sent l'enfant, parler étourdissement, s'écouter parler (36). Ce dialogue est mené par Amilcar et Plotine, héros secondaires de *Clélie*, couple idéal dont les tempéraments se rejoignent, l'un étant inconstant, l'autre coquette. Tous deux d'un commerce facile et agréable, ils se taquent sans atteindre à l'âme. Plotine rappelle à Amilcar qu'il ne lui a pas été trop difficile de contrefaire un homme qui parle trop. Mlle de Scudéry lui a attribué en petite mesure le défaut dont il est question. Amilcar avoue «en souriant» (35) qu'il parle volontiers mais qu'il sait aussi se taire quand il le faut: il a aimé Plotine plus de huit jours sans le lui dire. Plotine préfère à cette dernière déclaration qu'il lui explique «comment il faut parler, pour parler bien» (35). Il faut, selon Amilcar, «avoir bien de l'esprit, assez de mémoire, et beaucoup de jugement» (35). Et il faut savoir gré à Phillip J. Wolfe de s'être servi de ces trois excellentes qualités afin de rendre au grand public les six *Conversations* demeurées inaccessibles depuis 1735.

Merete Gerlach-Nielsen  
Copenhague

Steen Eiberg: *Molière og samfundsklasserne* (Molière et les classes sociales). Odense 1977. 120 p. + IV.

Cette petite étude paraît dans une série destinée à la publication de certains mémoires que les étudiants doivent rédiger à la fin de leurs études. Ces travaux, souvent d'une incontestable qualité, sont ainsi rendus accessibles à un public plus large, et les recherches dont ils sont le résultat reçoivent par là même une meilleure justification. C'est une initiative à imiter.

La présente étude a comme sous-titre «Un examen de l'attitude sociale et morale du poète, vue principalement à travers sa description de la noblesse et de la bourgeoisie» (notre traduction); cet examen se fait en quatre parties (auxquelles s'ajoutent une introduction et une conclusion) intitulées: les classes sociales (p. 5-11), la noblesse chez Molière (p. 12-54), la bourgeoisie chez Molière (p. 55-98) et les genres (p. 99-111).

Le premier et le dernier chapitres ont surtout le caractère d'aperçus: d'abord une description assez simplifiée de la situation politique économique et sociale en France autour des années 1660-70, à la fin un bref tableau de l'évolution des genres comiques et du théâtre depuis 1620 environ et du rôle de Molière dans cette évolution.

Les chapitres deux et trois, qui constituent l'examen proprement dit, portent sur les comédies suivantes: *Le Misanthrope*, *Dom Juan*, *Les Précieuses ridicules* et *Les Femmes savantes*, *L'École des femmes* et *Le Bourgeois gentilhomme*; l'auteur fait allusion à plusieurs autres pièces au cours de l'analyse, soit dans les notes – longues et nombreuses – soit parfois de façon plus systématique, comme par exemple dans le petit sous-chapitre qui précède l'analyse du *Misanthrope*, où il relève, dans *Les Précieuses*, *Les Fâcheux*, et dans le poème